

Brûler les lignes

«*Toute littérature est assaut contre la frontière.*»

Franz Kafka

Il faisait chaud, déjà bien trop chaud. Je transpirais déjà sous mon débardeur maillé en tissu synthétique, façon maillot de foot. Ma casquette me protégeait du Soleil mais entourait mon crane de moiteur. Les nuages passèrent sous le soleil, un répit.

«Allez, tu viens. Je vais pas tout le temps t'attendre !» me cria mon cousin. Celui-là, avec ses longues jambes fines de fillette, étaient toujours pressé. La mer dansait à l'horizon, rafraîchissante rien qu'à y penser, elle était notre but du jour. Pas question de laisser mon cousin l'avoir en premier.

J'ai levé la tête, plissé les yeux, regardé le ciel, rajusté ma casquette; me suis plié en me tenant les genoux. Je lui ai jeté un regard de défiance, puis me suis mis à courir en espérant bien le devancer. Mes sandales en plastiques maintes fois rafistolées claquaient sur le sol poussiéreux. Pendant un instant, dans la rue, mes sandales étaient l'instrument le plus bruyant, surpassant le camion lourdement chargé, le ferrailleur affairé et la mère de famille empressée. Ces sandales, à l'époque, semblaient toujours me trahir. Où que j'allais, elle me précédait ! Aussi bien quand je traversais la cour de la maison en courant, que lorsque j'entrais dans une maison du voisinage. Avant d'arriver, et ce quelque soit le lieu, même à l'école me semble-t-il, il y avait souvent quelqu'un pour m'attendre devant l'entrée ou derrière la porte, souvent il l'ouvrait avant même que j'ai toqué puis me disait quelque chose comme: «Ah encore toi» ou «Te voilà».

J'avais beau courir, à force de rêveries mon cousin m'avait encore une fois distancer. Je pense qu'il y prenait un malin plaisir, de celui que les grands prennent en se jouant des plus jeunes... Je n'avais plus le choix, il fallait que j'imprime à mes jambes ce rythme saccadé entre la marche et la course qui m'épuisait. Aujourd'hui encore, ce rythme de pas, je l'ai encore. Hier soir dans la montagne, sur les chemins de pierres et de buissons sauvages, je l'ai utilisé comme pour me rassurer. Cette marche, je



Bader «Brûler les lignes»

l'avais associé à ces sandales, et ces sandales je l'avais associé à des idoles de dessins animés: « Olive et Tom » comme vous dites. Je sais que ça paraît ridicule, mais le plastique de la sandale, sa couleur noir, sa forme, le petit ballon de foot dessiné sur le devant et la semelle, et puis surtout le texte écrit «made in Japan» sonnait comme une incarnation de ce monde étranger dans mon existence.

Alors que je m'étais, à nouveau, confortablement installé dans mes rêveries, mon cousin tentait de m'y en déloger. «Tu sais Schtroumpf, j'ai embrassé la fille des voisins hier. Je suis pas allé au foot. Sa bouche a un goût de rose et sa langue est aussi douce qu'une figue. Tu crois qu'elle m'aime ?» La fille en question avait au moins 2 ans de plus que lui, elle attirait l'attention de tous les jeunes hommes du voisinage, et bien sûr celle de mon cousin. Mais lui était différent des autres, à chaque fois qu'il allait dans leur maison, il rougissait et faisait son timide. Je préférais jouer sur leur console avec leur fils le plus jeune, je ne partageait pas l'intérêt que tous portait à cette fille. En fait je me fichais de savoir pourquoi il m'en parlait, j'étais fier qu'il m'accorde assez d'importance pour me parler de choses de grands. Fier d'être son confident. Oui mon cousin était un grand, il avait au moins 2 têtes de plus que moi. Aujourd'hui c'est ce n'est plus moi le petit, c'est moi le grand, c'est lui qui a 2 têtes de moins que moi, et c'est lui qui vient me voir pour que je l'écoute, pour que je lui donne mon avis.

Nous avons donc discuté, moi et mon cousin, c'était une de ces discussions anodines qui vous en apprends beaucoup. Une des discussions les plus importantes de ma vie. J'étais attentif, à l'écoute, curieux et j'avais soif d'apprendre. Mon cousin était un petit homme avide de reconnaissance mais surtout submergé par ce secret qu'il gardait en lui. La mer à l'horizon s'approchait de plus en plus, on commençait à distinguer les vagues, puis les parasols, et enfin les personnes. Mais on ne cessa de parler jusqu'à la plage. Jusqu'à ce que le sable soit assez humide pour ne plus brûler nos pieds. Une fois arrivé sur la plage, face à la mer, et à l'ombre d'un parasol, on fit un sort à la bouteille d'eau fraîche qui à ce moment fut l'occasion de réjouissances communes... Puis chacun alla rejoindre les amis de son âge, en sachant qu'on se reverrait pour faire un foot. La suite n'a que peu d'importance, c'est juste l'histoire de 2 garçons qui grandirent un été sur la plage.

Les années passèrent et la voisine ne pris pas de poids, ou plutôt elle en pris



Cette création est mise à disposition selon le Contrat Paternité-Partage des Conditions Initiales à l'Identique 2.0 France disponible en ligne <http://creativecommons.org/licenses/by-sa/2.0/fr/> ou par courrier postal à Creative Commons, 559 Nathan Abbott Way, Stanford, California 94305, USA.

Bader «Brûler les lignes»

uniquement aux bons endroits, ce qui en soit constituait un petit miracle. Elle fit de brillantes études et ne cessa d'être courtisé jusqu'à aujourd'hui. Mon cousin est toujours et plus encore amoureux d'elle que jamais. Pour elle, il n'est qu'un ami d'enfance, qu'elle présente gaiement à ses amants.

Plus tard, de ces souvenirs, j'ai retiré du plaisir, de la nostalgie mais aussi beaucoup de déceptions. Les souvenirs que j'ai, me renvoie à des paysages, des reliefs, des villes, des quartiers. Mais plus j'y repense, plus j'y vois des données. Nombre d'habitants, densité, revenu par habitant, aridité, agriculture, industrie, chômage, misère, immigration. A l'école, j'aimais connaître toutes ses données, ça me donnait comme une impression de tout posséder. Et la carte du monde, quelle merveille, découvrir et voyager dans le monde d'un simple regard. Se plonger dans tant de milieux naturels, de terrains de jeux en somme, et se voir confier leur secrets. La carte des routes du pays de mon père me servait de livre de chevet que je feuilletais en secret dans mon lit avec une lampe torche. Je ne sais pas si on peut dire que j'ai choisit... Ils auraient voulu me voir pharmacien, médecin ou architecte. Mais j'étais trop rêveur, et puis la géographie m'avait déjà choisit. Pendant mes rêveries en classe, mes yeux se perdaient au loin dans les paysages de la montagne ou de la mer. Les choses se sont enchaînées sans vraiment que je puisse prendre du recul. Avec mes études, j'ai gardé un oeil au dessus de la mer, je sentais, voyais ces pays sans y être allé une seule fois. L'archipel de la côte est de l'Asie, celui de mon enfance et de mes idoles, ce petit lambeau de Terre déchiqueté et si lointain: le Japon, a servi de prétexte à mes études. Mais au fur et à mesure, on m'a demandé d'être raisonnable, de me spécialiser dans quelque chose de plus proche, de plus utile au pays; mais surtout plus utile à moi et ma futur famille. Quel utilité d'avoir un géographe spécialiste du Japon à des milliers de kilomètres de ce pays ? Pays dont je ne connaissais même pas la langue, même pour l'import/export j'aurais été inutile. J'ai du me résigner, et en me résignant j'ai arrêté de me projeter dans l'avenir. Tant que j'étais étudiant le seul objectif était d'obtenir mes diplômes avec brio, devenir professeur du lycée du village au mieux, docteur d'université paraissait trop irréel, trop inaccessible... J'ai accumulé les petits jobs, de portier, à sauveteur en mer. Puis une fois diplômé, je continuerais ces petits jobs, probablement. Je me suis mis à



Cette création est mise à disposition selon le Contrat Paternité-Partage des Conditions Initiales à l'Identique 2.0 France disponible en ligne <http://creativecommons.org/licenses/by-sa/2.0/fr/> ou par courrier postal à Creative Commons, 559 Nathan Abbott Way, Stanford, California 94305, USA.

Bader «Brûler les lignes»

attendre. À attendre que ça change.

Mais un jour que j'étais à la bibliothèque, plongé dans des livres écornés, usés dont souvent il manquait la couverture ou de nombreuses pages, que j'avais aligné par colonnes, un peu parce que j'en avais besoin mais aussi parce que cette quantité me donnait de la prestance et décourageait les autres étudiants de venir bavarder en groupe sur une table, trop près de moi. A force d'expérience, j'étais usé à l'art de faire avec, de me débrouiller dans cette disette permanente. Un jour de ce genre donc, mon regard se perdit pendant un instant, et je sentis une odeur, un parfum, quelque chose comme la rose. Comme j'en avais pris l'habitude, je me suis retourné, et je l'ai vu, cette femme, aux yeux curieux, aux lèvres rose, aux formes attirantes. Elle était belle certes, mais ce n'était pas le plus important. Elle s'était vraisemblablement préparée, habillée, et était venue dans cette bibliothèque dans ce rayon bien précis, qui pourtant n'avait pas pour habitude d'accueillir de tels visiteurs, ou de visiteurs tout court. Je l'avais choisit, la section sur l'épistémologie, pour le calme qui y régnait. Ce n'était simplement pas normal. En effet, mon intuition ne me trompait pas, quelques minutes après son arrivée, un jeune homme la rejoignit, grand, svelte, vraisemblablement plus âgé, il m'avait semblé l'avoir déjà croisé. En fait il faisait très banal. Il posa sa main sur son dos puis doucement la caressa jusqu'à poser sa main sur ses fesses. Elle y répondit par un sourire, et lui l'embrassa dans le cou. Ils se murmurèrent des mots. Elle était amoureuse, il l'était probablement. C'est à ce moment là, je pense, que j'ai pris ma décision, ou plutôt qu'elle se fit connaître à moi. Puis mon regard se détourna d'eux, et par je ne sais quel hasard c'était sur ses mots que mon doigt pointait: *«Une frontière désigne la ligne imaginaire qui sépare deux États souverains. En droit international, chaque État étant souverain sur son territoire, la frontière est inviolable. On peut aussi utiliser le terme « frontière » pour faire référence à d'autres lignes de démarcation que celles d'un territoire national.»* De ces mots résonnaient en moi des fragments qui m'arrachaient des sentiments et qui faisaient susciter en moi de nouvelles pensées. La frontière commença à emplir mon esprit, n même temps qu'elle disparaissait à mes yeux. Elle n'était qu'imaginaire, et qu'elle fut inviolable n'était qu'une raison de plus de la défier. Mais surtout il s'agissait pour moi de bien plus que de simple géographie, mais de lignes de démarcation entre ma vie que j'avais appris à domestiquer, à étriquer et celle que



Bader «Brûler les lignes»

je devais vivre, une vie d'homme libre. Ma décision était prise, j'étais conscient des risques. J'allais brûler.

Mon sac sur le dos, mes lacets bien serrés, le vent me pénètre dans les poumons comme pour me faire un dernier adieu. Dans l'obscurité, la mer vient frapper les rochers et semble gronder, avertir, menacer. Parmi mes compagnons de fortune certains discutent mais la plupart, dont moi, restent silencieux. J'entends des commentaires sur les derniers résultats de foot, des pronostics. J'énumère mentalement les provisions que j'ai emmené en suivant les conseils de mon cousin. Je suis confiant, sûr de moi, fier pour la première fois, c'est ma première action d'homme. Je suis jeune, certains parmi nous ont un visage usé, déjà des rides et des poils blancs dans leur barbe. Je veux parler, échanger avec les autres, mais il vaut mieux que je me taise pour le moment. J'entends le bruit du moteur du bateau arriver. Il grandit, et plus il grandit, plus les hommes s'approchent du rivage, se serrent les uns contre les autres, certains dans un réflexe dépassé se bousculent pour être les premiers à embarquer, inutile. Bientôt on voit le bateau, enfin la vedette, oui la barque... Je me demande de quelle manière le marin parvient à éviter les écueils, les rochers, sans aucune autre lumière que celle d'une faible lampe torche. La lune est nouvelle; quelle expression étrange. Quelques uns autour de moi s'affairent, aident la barque à approcher du rivage. Puis un homme saute de la barque, et atterrit à quelques pas de moi. Il me sourit, m'étreint dans ses bras et me dit:

«Salut Schtroumpf. Je vois que tu vas bien !» Il a réussi à me faire sourire, je devais tirer une drôle de tête pour qu'il utilise cette expression. Aujourd'hui, que mon cousin m'appelle «Schtroumpf» alors qu'il fais bien 2 têtes de moins que moi, qu'il porte un bonnet rouge et un ciré bleu, c'est quand même comique. Je lui réponds la formule consacrée: «Si dieu le veut.»

«Dieu n'a rien à voir avec ça. Ne t'inquiète pas, pour toi, ça sera la première classe du brûlage. Tu es entre des mains professionnels.» me réponds-t-il. Et je le crois, ça fait bien maintenant plus de 5 ans qu'il exerce ce métier, et dit-on les accidents avec lui sont très rare. C'est un homme respectable. L'émotion remonte à ma gorge et je ne peux plus me retenir, je sanglote dans ses bras. Il me console. Ça y est, je réalise, je vais brûler. «Embrasse tout le monde de ma part.» Il me tends une carte



Bader «Brûler les lignes»

téléphonique internationale. «Je vous appelle dès que j'arrive.» Il acquiesce. J'embarque. Je le salue. Nous nous éloignons du rivage, et au bout de quelques minutes il disparaît de ma vue. Maintenant, je tourne mes yeux de l'autre côté, et je fais ce que j'ai toujours fait jusqu'à aujourd'hui. J'attends. J'attends que ça change.

Serais-je un homme libre ?



Cette création est mise à disposition selon le Contrat Paternité-Partage des Conditions Initiales à l'Identique 2.0 France disponible en ligne <http://creativecommons.org/licenses/by-sa/2.0/fr/> ou par courrier postal à Creative Commons, 559 Nathan Abbott Way, Stanford, California 94305, USA.